

Le 11 septembre et ses rumeurs

Chercheur au Centre de recherches politiques de la Sorbonne, Emmanuel Taïeb revient sur les rumeurs autour du 11 septembre et leur développement parallèle aux informations délivrées par les médias officiels.

Jusqu'à quel point la temporalité de la monstration d'un événement, et du choc qu'il produit, et la temporalité de son «*arrondissement*» sont-elles séparés? Les rumeurs autour des attentats du 11 septembre sont pratiquement concomitantes de l'événement qui les génère. Se diffusant oralement, ou par le biais d'Internet, elles accompagnent et participent des tentatives de mise en forme de l'événement et de son intelligibilité. En retour, échappant aux médias «*officiels*», elles nous informent des représentations sociales qui investissent ce moment de rupture que sont les attentats.

Guerre, attentats et situations de crise

L'étude des rumeurs occasionnées par le 11 septembre permet de les faire correspondre aux rumeurs de guerre en général. Même si en apparence des actions terroristes n'ont pas à voir directement avec une guerre proprement dite, le contexte auquel elles donnent naissance est un contexte de crise, d'incertitude et d'angoisse qui, presque mécaniquement, fait émerger un type de rumeurs que l'on trouve essentiellement en période de guerre. C'est cette identité de la situation de crise avec la situation de guerre qui explique que la France, pourtant non touchée directement par les attentats, ait connu sur son sol une circulation de rumeurs qu'on ne trouve habituellement que dans les pays en guerre. Ainsi de la «*rumeur du portefeuille*» où un homme prévient une femme qui l'aide de l'imminence d'un attentat, rumeur qui avait déjà circulé à la Libération.

De la même façon, il faut rappeler que les rumeurs entretiennent un rapport d'homologie avec l'événement qui constitue leur source. Mais comme l'on est dans du langage symbolique, le contenu homologue de l'événement peut se retrouver soit explicitement dans le récit véhiculé par la rumeur, soit de manière déplacée ou détournée. Ainsi,

les rumeurs d'après-11 septembre interviennent directement dans le récit des événements, en interrogeant l'identité des responsables, ou indirectement, en amenant la circulation de rumeurs effrayantes, plus ou moins reliées aux attentats.

Si l'une des définitions, discutable, de la rumeur est qu'elle est une information non confirmée par les médias ou le pouvoir en place, les rumeurs de guerre ont ceci de particulier qu'elle n'attendent aucune confirmation et qu'au contraire elles se diffusent *contre* l'Etat et les journalistes. Sous l'Occupation, par exemple, il n'aurait servi à rien que Vichy confirme ou non une information car tout ce qui en émanait était considéré comme mensonger par principe. Seules des informations non-officielles circulaient, faisant perdre de sa pertinence à la qualification de rumeurs. Aujourd'hui, pour des raisons complexes, et depuis la Guerre du Golfe, la défiance est telle par rapport aux politiques, aux médias et aux images qu'ils diffusent, que leurs propos sont perçus avec circonspection. Comme s'ils étaient dans la captation-occultation des informations, comme s'ils dressaient, entre le citoyen et les faits, un récit contrôlé et opaque. La perception des informations officielles comme autant d'informations-écran et d'obstacles a pour conséquence un «dubitationnisme» (Taguieff) et un relativisme généralisés qui forment le terreau sur lequel poussent les rumeurs de crise.

L'enjeu n'est donc pas dans l'établissement de la véracité d'une rumeur, mais dans la façon dont les rumeurs naviguent à côté des médias, se développant aux confins du territoire qu'ils couvrent, et plus encore il est dans l'appréhension de l'«attelage» que forment irréductiblement l'événement et ses rumeurs.

L'attribution causale

Assez rapidement après les attentats, et contre les versions autorisées, un certain nombre de rumeurs se développent qui ont pour point commun de refuser la responsabilité généralement admise (celle d'Oussama Ben Laden et de son réseau) pour lui substituer une causalité différente. Assez couramment l'attribution causale dégagée pour expliquer des événements colossaux et difficilement assimilables (Révolution, morts de personnalités, attentats) est refusée comme trop pauvre et se voit remplacée par une causalité plus subtile et plus riche. C'est le sens de la rumeur selon laquelle 4000 employés israéliens travaillant dans les tours du World Trade Center auraient été prévenus de l'imminence d'un attentat d'envergure et ne se seraient pas rendus

à leur travail le jour fatidique. La causalité se déplace du Moyen-Orient vers le Proche, de l'Islam au judaïsme. On n'est pas très loin du complot antisémite.

Mais la causalité d'une rupture aussi massive peut aussi être cherchée hors du monde, comme si l'échelle de l'acte était inhumaine et qu'il fallait y voir une action magique. C'est le sens d'une rumeur qui a cherché à accréditer l'idée que le numéro de vol d'un des avions détournés, quand on le décodait via l'outil informatique, contenait une série de pictogrammes montrant un avion s'encastant dans des tours ainsi qu'un appel à la mort des juifs. Cette fois-ci la causalité devient interne. Si le vol est maudit, comme son immatriculation le laisse penser, alors il faut voir dans le 11^{er} septembre non seulement une affaire propre aux Etats-Unis — c'est après tout le numéro de leur vol qui est hanté dès le départ —, mais aussi une action qui ne peut être expliquée techniquement — comme dépendante de l'intervention d'une instance extérieure.

Et cette instance peut être une force chthonienne, comme tend à le faire accroire une rumeur accompagnée d'une photo montrant le visage de Satan dans le nuage de fumée d'une des tours new-yorkaises en feu. La causalité surnaturelle ou la « causalité diabolique » (Poliakov) est alors clairement posée, disculpant toute action humaine, d'où qu'elle émane, et rendant enfin intelligible un événement aussi considérable.

Loin de s'exclure mutuellement les attributions causales peuvent se rejoindre, si l'on considère que le juif — ici les 4000 cadres israéliens — est assimilé au Diable¹, et que diverses légendes satanistes américaines s'appuient sur la traduction, le décodage, de morceaux de musique² — ici la transcription du numéro de vol...

L'arraisonnement déraisonnable

Depuis quelques mois, suite à la parution en France du livre *L'Effroyable imposture*, du journaliste indépendant Thierry Meyssan³, l'attelage événement-rumeur a pris une forme nouvelle, puisque désormais le 11^{er} septembre est associé tantôt à une rumeur, ou une hypothèse, selon laquelle il ne s'est pas réellement produit, ou à tout

¹ Marie Bonaparte, *Mythes de guerre*, Paris, PUF, 1950 [1946], p. 34.

² Véronique Champion-Vincent, « Démonologies dans les légendes et paniques contemporaines », *Ethnologie française*, Tome 23, n°1, janvier-mars 1993.

³ Thierry Meyssan, *11^{er} septembre 2001. L'Effroyable imposture. Aucun avion ne s'est écrasé sur le Pentagone* Chatou, Carnot, 2002.

le moins pas comme les médias et les États nous l'ont dit, tantôt à une rumeur selon laquelle c'est un vaste complot interne qui serait la source des attentats. La théorie du complot étant ici une simple modalité du déplacement causal, visant à attribuer à une cinquième colonne américaine la responsabilité de ces actions.

Sans entrer dans le fond de ce qui est devenu une polémique et un joli coup éditorial, il faut s'arrêter sur les rapports qu'entretient la méthode qui a présidé à l'écriture du livre avec les faits et les médias. Toutes les analyses émanant des hommes politiques ou des journalistes professionnels sont évacuées et considérées comme mensongères au profit de sources émanant quasi exclusivement de sites Internet. Défenseur de la liberté d'expression, l'auteur la tire ici à sa limite en posant que seule une parole citoyenne libre — celle d'Internet — est digne de foi, tandis que la parole des intermédiaires, étymologiquement celle des médias, cache au lieu de dévoiler et participe du complot. L'auteur évolue dans le mythe d'une communication transparente et ininterrompue, sans cadre ni contrôle ni vérification, que les journalistes s'acharneraient à mettre à mal⁴. Les résultats scientifiques d'une telle méthode sont alors discutables qui conduisent l'auteur à peindre des journalistes aux ordres, à nier des points avérés, à refuser la causalité majoritairement dégagée et à proposer de l'événement un arraisonement déraisonnable qui, au lieu de le rendre compréhensible, le complexifie excessivement et gêne son intelligibilité.

L'image en trop

L'image «*en trop*» est celle des Palestiniens en joie à l'annonce des attentats qui a donné lieu immédiatement à une rumeur selon laquelle ces images étaient en fait des archives datant d'une dizaine d'années ressorties par la chaîne américaine CNN pour disqualifier politiquement les Palestiniens et leur mettre le masque de l'ennemi. De toutes les images diffusées après le 11 septembre pourquoi celles-ci ont-elles créées si rapidement une rumeur?

Sans trop pénétrer dans un sujet pour beaucoup passionnel, on peut déjà dire que c'est parce que ces images ont été rejetées. Liesse intruse dans l'affliction générale, elles étaient obscènes. Prises dans un lieu non contigu à celui des attentats, leur hétérogénéité était

⁴ Philippe Breton, *Le culte de l'Internet. Une menace pour le lien social*, Paris, La Découverte, 2000.

choquante. Mais surtout, elles n'entraient pas dans la narration médiatique stéréotypique⁵ de la cause palestinienne. Car celle-ci a coutume de présenter les Palestiniens dans une posture victimaire, dans le rôle de l'agressé et du colonisé⁶, et pas dans celui de l'oriental anti-occidental, cruel au point de se réjouir d'un attentat de masse. Ne collant pas avec le «grand récit» médiatique habituel cette vision disqualifiante, prise pour métonymie du peuple palestinien tout entier, ne pouvait qu'être disqualifiée à son tour, en posant sa fausseté, ce dont la rumeur va se charger, en posant la manipulation médiatique, et plus tard, une fois sa véracité admise, en l'accompagnant avant de la présenter à nouveau ou en la minimisant.

C'est plutôt l'événement médiatisé que l'événement brut qui est investi par les rumeurs. Surpris par le 11^{septembre}, les médias n'ont pas pu ou su proposer une interprétation qui les fasse taire. Si bien que ce sont les rumeurs qui ont proposé un cadre aux images⁷ pour déplacer la causalité, pour dire qu'il y avait des images derrière les images, et que le 11^{septembre} n'était pas ce qu'on nous en avait montré, enfin pour nier même les images diffusées, posant qu'une image actuelle était une image ancienne. Comme l'écrit Marc Bloch⁷ *seuls (...) de grands états d'âmes collectifs ont le pouvoir de transformer une mauvaise perception en une légende*.

⁵ *Hermès*, «Stéréotypes dans les relations Nord-Sud», n°30, 2001.

⁶ Pierre-André Taguieff, *La nouvelle judéophobie*, Paris, Mille et une nuits, 2002.

⁷ Marc Bloch, *Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre*, Paris, Editions Allia, 1999 [1921], p.7.